

Sur la sérialité

Extrait d'un livre de Claude Molzino
paru aux Editions Manucius (2013) :

La vérité en musique

« Chaque œuvre est le résultat d'une longue série de gestes portés sur le papier et comme impulsés du tremblement végétal. « La perception par signe fertilise la lenteur du travail » écrit Hollan dans ses notes [note 1 : *L'arbre au delà des images*, William Blake and co Edit. ; 2003, p. 30]. Le trait de chaque signe décrit une agitation entre les éléments ligneux, il témoigne du mouvement d'une branche, un peu comme Messiaen transcrit en notes le chant impalpable et ingénu des oiseaux ; il traduit le passage du vent, de l'invisible et non la découpe d'une forme sur un fond. [Note 2 : De même les *Horizons* du peintre Frédéric Brunet : il s'agit de séries selon le principe musical de la variation, qui ne se retrouve ici ni par hasard ni par coquetterie dans l'art pictural ; nombreuses huiles sur toiles, foisonnement d'encres sur formats et supports très hétéroclites, vieilles diapositives transfigurées de lambeaux de scotch, ces différentes séries ouvrent chacune à sa façon la spatialité elle-même plus que physique, cosmique, depuis l'espace pictural ou plastique enclos dans ces matériaux et surfaces souvent de fortune et toujours d'heureuse fortune. Rien de moins figuratif ou descriptif que ces œuvres qui sont autant de genèses spatiales ; c'est d'autant moins en contemplant un horizon objectivé par le regard que ces œuvres ont été tracées, créées, que le peintre lui-même dit certes avec un grain de sel, peindre « pour voir ». Dans les encres de Brunet, certains de ces horizons en ouverture continuée (comme on dit « création continuée ») vont jusqu'à s'emballer dans un tournoiement de galaxie ; là, la rotondité, la circularité est le contraire de la fermeture, un mouvement giratoire – j'avais nommées « gyres » ces boules d'espace – que l'on voit facilement être en expansion indéfinie par les bords non enclos d'un tracé mais ouverts et comme aspirant tout l'espace du papier autour pour en

faire une vraie spatialité délivrée par le geste du peintre et non simplement posée, statique et figée comme le contenant de la gigantesque boîte que serait l'univers. Ces gyres nous portent à nous-mêmes en nous plaçant dans l'espace qu'elles déploient : intérieur et extérieur se renversent l'un dans l'autre et nous entraînent dans un élargissement au cosmos de notre vision. / En ce sens peut-être la série qui est une figure du principe musical de variation est-elle la forme nécessaire d'un art de l'origine, de la genèse de ce qui apparaît dans son apparaître. Aussi n'y a-t-il rien de moins répétitif qu'une série car répéter c'est copier, démultiplier du passé, tandis que la série renouvelle le geste d'inauguration, initie à chaque fois à nouveau, maintenant dans un présent vivant l'ouverture d'une originalité qui ne saurait se réduire au commencement et à ce qu'il porte en lui de toujours déjà condamné au passer. Ainsi, si c'est bien le mouvement pulsant de la création qui est à l'œuvre et non une quelconque redite, comment le fixer dans une œuvre, comment ne pas recourir à la diachronie du temps pour le faire éclore, ne jamais cesser de l'engendrer ?]»

Claude Molzino, *La vérité en musique*, p.51 ; Editions Manucius, 2013